

Comme un souffle d'air conditionné un matin dans la plaine

Pierre Malphettes

« Et si tout ce que la terre fait croître se trouve d'abord dans la terre, il faut que la terre se compose de tous ces corps qui naissent d'elle. »

Lucrèce, *De la Nature*, I, 862-901.

On pourrait présenter Pierre Malphettes comme un paysagiste de l'impermanence et ce ne serait même pas prétentieux. Ce serait même plutôt assez juste tellement le travail de l'artiste est empreint de cette poésie tragique propre à toute contemplation de la fluence cosmique et de la vanité de toute tentative humaine à son encontre. Ici les feuilles d'arbre, même faites de néon, tombent à l'automne, près d'une source éternellement figée dans sa course.

Ses matériaux sont souvent ceux du chantier, de la construction — tasseaux de bois, aggro, câbles électriques...— ou d'une urbanité périssable —sacs plastiques, néons, adhésifs, pochoirs muraux...—, tous témoins de leur propre devenir ou porteurs de projets. Et la nature qu'ils dessinent est à l'image des acteurs du théâtre Nô, jouant masqués pour générer plus d'émotions. L'arbre selon Malphettes est « un arbre », la source, « une source » ; plus que des éléments génériques, ce sont des concepts. Mais, loin d'être abstraits, ce sont plutôt des *concepts physiques*, appelant tant à une appréhension immédiate qu'à leur reconnaissance dans un contexte naturel. Ainsi le bois manufacturé retourne à sa dimension naturelle première en étant présenté sous la forme d'un arbre, l'énergie de l'eau ou du vent utilisée pour fabriquer l'électricité redevient vent(ilateur) ou soleil d'intérieur.

La problématique du cycle fait alors face à celle du transit — dans des pièces comme *Trajectoire de fourmi* (2003), *Trajectoire de mouche* (2003), ou *La mouette et le container* (2004)— et les questions de leur conciliation et de leur interaction se font jour dans un vertige apparaissant entre le tournoiement des planètes dans les galaxies et le tourbillonnement des particules élémentaires.

Il semblerait que Pierre Malphettes tente d'échapper aux problèmes épistémologiques liés à la formulation langagière des règles scientifiques par le détour poétique et la formalisation plastique de phénomènes naturels, lorsqu'il organise des combats de ventilateurs, par exemple — *Les attracteurs étranges* (2000) —. C'est d'ailleurs lorsque le minimalisme affleurant dans son œuvre rencontre un élément vivant — *Le vent dans les arbres* (2003), *Le Jardin* (2003) — que l'essence de son travail est la plus sensible. Dans cette perpétuelle stylisation des rapports qu'entretient l'homme que nous sommes avec son environnement, Malphettes se pose entre invisible et impossible, entre paradoxe et contradiction. Il fait ainsi tisser sur un tapis le schéma de fabrication d'un tapis volant ou fixe des roulettes à un autre pour en faire un *Tapis roulant* (1997), contraignant alors la logique dans ses filets oniriques. « Rien n'est sûr, mais c'est une

piste » — *Lettre anonyme* (2003).
Aude Launay